Louis-René Berge

L'ombre intérieure du burin

Lydia Harambourg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1139>

DOI : 10.4000/estampe.1139

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 72-75

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Lydia Harambourg, « Louis-René Berge », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 236 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1139> ; DOI : 10.4000/estampe.1139

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

LOUIS-RENÉ BERGE. L'OMBRE INTÉRIEURE DU BURIN

Lydia Harambourg

L.-R. Berge expose à la salle capitulaire de Bordeaux (3, rue Mably) du 21 septembre au 5 octobre 2011.

Il est révélateur que le terme de burin revête une double signification. Celle qui désigne le petit outil que l'on pousse à la main, le manche lové dans la paume pour graver le métal et aussi la gravure obtenue grâce à ce ciseau d'acier incisant la planche métallique. Ainsi deux mots se superposent-ils pour se confondre et désigner un art dont l'identité s'enracine dans la contrainte pleinement assumée d'une règle souveraine. *À l'outil et à la technique s'ajoute un autre élément, le temps* constitutif d'un exercice où le plaisir du geste est garant de sa propre discipline. Le temps qu'exige l'acte de graver et dont la maîtrise est gage de l'honnêteté d'un art où la lenteur a sa part ontologique. Du burin, Louis-René Berge a fait son outil et son langage. Il en a fait son compagnon de tous les jours. Pour l'autodidacte, remettre sur le métier revient à vivre au quotidien une ascèse inaugurée dans un apprentissage rapidement révolu pour réaliser son univers d'une étrangeté évitant les pièges d'un réel convenu. *Le monde de Berge est celui du silence.* Sa narration en exprime la quintessence, en déjouant les complaisances interprétatives au profit d'une vérité irréversible, celle-là même reconduite depuis le XVI^e siècle par les graveurs qui ont enrichi le vocabulaire de l'estampe par la jolie métaphore de « taille-douce ». C'est dans l'intimité de l'atelier, penché sur l'établi, qu'il s'attache à interpréter ce que Camus appelait « le silence déraisonnable du monde ».

Inscrite dans le temps, la taille directe du burin l'est simultanément dans l'espace de la plaque. Expression de sa pensée, inscription charnelle, la ligne est à la fois, signe et fondatrice de son écriture. Sa rigueur et sa simplicité sont au cœur de l'aventure graphique poursuivie par Louis-René Berge depuis la décennie 1960, avec une interruption de dix ans qui n'a pas altéré sa vision, inquiète, énigmatique dont chacune de ses compositions dispense le message dans les limites intimistes du cadre imposé. L'accepter, c'est affronter un risque aussitôt transgressé par un geste aussi déterminé qu'intuitif dans une dérive poétique que guident les tailles répétitives effectuées par le burin. *La création naît de cette rigueur*, qui n'est pas tant une restriction dans l'exploration d'un territoire intérieur, que l'immanence d'une construction stricte, concise, sans aucune concession à un quelconque divertissement ornemental. Il en advient un univers immédiatement reconnaissable.

Les titres ne nous seront que de peu d'utilité, encore que certains suggèrent la part

Loui-René Berge, *Promenade d'hiver*, burin, 1989, 300 x 240, 30 ex.

métaphysique inhérente à son inspiration. Ayant tôt rompu avec la réalité, Louis-René Berge déroule le fil d'une action secrète sur une partition résolument austère et immobile. Le trait a entrepris un parcours complexe, ininterrompu et inlassablement repris à l'instar de Sisyphe dont le mythe inspire une de ses gravures. Démultipliée dans un maillage graphique arachnéen, la ligne élague tout pittoresque, dictée par l'exigence qu'il y a à creuser le sillon dans la plaque pour un dialogue dans lequel *la résistance du métal s'ouvre à la tendresse du désir d'un geste pacificateur*. Dans ce jeu linéaire tenté par l'ordre euclidien, un sentiment de vertige traverse l'espace soudainement confondu avec celui d'une scène de théâtre. Chez le graveur, le *théâtre du temps* est celui d'une scène sur laquelle se joue une utopie. Des fonds veloutés, obtenus à partir d'une trame serrée et inextricable de traits inclinés, ont jailli des personnages telles des ombres chinoises qui se profilent, se faufilent, prêtes à sortir. Ici le projet de l'artiste associe ses rêves à ses désirs obscurs portés par une mémoire nourrie d'une culture humaniste. Mais son analyse est supplantée par une subjectivité qui égare le sens. Tout oscille entre un réel qui nous échappe en permanence et une fiction où les symboles réécrivent un monde onirique. Des chaises, des

cageots, des arbres, des draps, des paravents sont les enjeux de chute et d'éclatement, ou encore d'une faille venue fragiliser une certitude. *D'où vient alors ce sentiment d'équilibre qui se dégage de la gravure ? De son trait absolu et sans repentir*, dans un univers arbitré par le noir et le blanc, d'une lumière dispensatrice d'une dichotomie visuelle. Une lumière qui se glisse entre les claires-voies des caisses vides, entre les palissades, les portes et les fenêtres qui isolent et séparent les êtres. Des métaphores à peine appuyées de la solitude et de l'enfermement, reprises par les barreaux et les barbelés. Une thématique récurrente, reportée par le burin de celui qui, imperturbable, le pousse vers l'avant, sans jamais oublier le conseil de Jacques Villon, un soutien de la première heure : « Méfiez-vous de la volonté gratuite. »

Le burin s'approprie l'espace balisé par des perspectives inversées, brusquement entravées par des béances sur lesquelles se plaque une ombre portée. *La dureté du trait pactise avec le velouté des fonds*, les plages blanches deviennent des voiles ou des draperies face aux tailles qui tournoient jusqu'à l'irruption des noirs et des gris de corps flottants. Présence et absence suggèrent la fragilité des êtres parmi des choses aussi précaires qu'improbables. Chez Louis-René Berge, l'inversion spatiale sous-tend le mystère du dédoublement de cette ombre, positive et négative, dont l'errance la confond au vide auquel elle ne cesse de se heurter. Solitaire ou en groupe, sur des gradins, l'homme porte la blessure d'un corps divisé. Les feuillages de l'arbre projettent leur ombre dans un espace en apesanteur où se profile celle d'un homme qui a perdu toute identité dans l'enclos implacable de la gravure. Un temps suspendu pour un refus d'éternité. Prisonnier de cet espace dont le graveur s'impose de nouvelles exigences en découpant la plaque, ses acteurs sont soumis à la prégnance de la conscience du lieu et du temps.

Le monde singulier et improbable de Louis-René Berge, né d'une introspection pour donner naissance à une image jamais univoque, est le reflet d'une pensée qui est celle d'une autre réalité.

À gauche : Louis-René Berge, *Le Tourbillon*, burin, 1977, 250 x 400, 15 ex.

Ci-contre : Louis-René Berge dans son atelier de la rue Berzelius.
Photo : Stéphane Onzon.